

# Avis de l'Administration

---

Il nous est pénible de constater le peu d'activité de la rentrée des recettes qui nous sont indispensables pour la continuation de notre revue. Des arrérages qui se chiffrent dans les milliers de piastres nous sont dûs. Il en est, et pour un chiffre assez considérable, qui remontent à notre première année de publication. Tout abonné raisonnable qui voudra interroger sa conscience devra avouer qu'il y a là un état de choses qui n'est ni juste, ni satisfaisant.

Nous faisons un dernier appel à la bonne volonté de ces retardataires. S'il n'est pas entendu, nous ne les fatiguerons plus de nos objurgations, mais nous prendrons les moyens de nous protéger et de protéger notre œuvre en faisant rentrer igoureusement tout ce qui nous est dû.

Qu'il soit donc bien compris que ceci est positivement un dernier avis, précédant de quelques jours des mesures plus effectives.

**L'ADMINISTRATION.**

## LE PERE DU LIBÉRALISME

Nous avons dit, quelques pages plus haut, que le *libéralisme canadien* procède du *libéralisme européen*, avec lequel il est substantiellement identique, qu'il vient par conséquent de la *révolution française*, qui a été la grande explosion du *naturalisme* contemporain dans le monde, et de la *philosophie du XVIIIe siècle*, qui a été à la révolution ce que la fleur est au fruit.

Mais ajoutons, pour remonter plus haut, que le libéralisme est issu du *protestantisme*, et, en allant plus loin encore, qu'il procède du *manichéisme*.

Et d'abord, *il est le fils naturel du protestantisme*.

C'est ce que le concile du Vatican déclare : Les faux réformés du XVIe siècle, dit-il, rejetèrent l'autorité de l'Eglise pour ne régler leur foi que sur la Bible. Mais il est malheureusement arrivé bien vite, continue-t-il, qu'en vertu même du libre examen auquel la sainte Ecriture fut soumise, les contestations s'élevèrent et se multiplièrent prodigieusement dans leur sein, chacun entendant le texte sacré à sa façon : les interprétations surgirent à côté des interprétations, toutes égales en autorité, puisque toutes se produisaient au nom du principe même de la doctrine nouvelle, le libre examen ; en l'absence de tout tribunal qui pût trancher les controverses, les sectes se multiplièrent sans fin. Bientôt, par l'effet de ce conflit des interprétations et de cette multiplication des sectes, la Bible, devenue, dans toutes ses parties, une occasion et un objet de perpétuelles chicanes, ne fut plus traitée par un certain nombre avec le respect que les premiers réformateurs avaient emporté de l'Eglise ; elle commença à être regardée par plusieurs comme un livre humain, d'origine purement naturelle et ayant les défauts des ouvrages de l'homme. Dès lors le rationalisme était né : *la raison naturelle se trouvait l'unique règle de la vérité*. (1).

Ainsi, selon l'enseignement du grand concile, la règle de foi adoptée par les protestants aboutit, par l'effet des controverses et de la multiplication des sectes, au rejet de la Bible comme livre divin et au rationalisme pur.

(1) Const : De fide cath. Proemium.

L'essence du protestantisme est la protestation ou la révolte contre tout magistère social. "J'ai ma raison, qu'ai-je besoin de l'enseignement de l'Eglise?" Le protestantisme conserve bien la Bible; mais ce maintien de la Bible est le côté accessoire et secondaire de la réforme. Quand paraît la nouvelle hérésie, la foi est encore souveraine dans le monde; les nouveaux hérésiarques la conservent, et puisqu'ils la conservent, il faut bien qu'ils en conservent quelque source; ils gardent donc la Bible. Mais ils ne laissent point à un magistère public la charge d'interpréter la Bible et de régler la foi; ils abandonnent la Bible au libre examen, c'est-à-dire à la raison individuelle. "Examinez, jugez, décidez: votre raison particulière est la maîtresse de la vérité. Autrefois l'Eglise formait la foi des fidèles: désormais la raison juge en souveraine la parole de Dieu et règle la foi. O raison, tu es la lumière illuminant tout homme venant en ce monde: l'Eglise n'est plus: tes oracles sont l'expression du Verbe de Dieu."

C'est donc manifeste, le protestantisme recèle dans ses flancs le rationalisme.

Et en effet, nous voyons des rationalistes, au sein de toutes les nations protestantes, dans le siècle même qui suit l'explosion de la prétendue réforme. Les plus célèbres sont les *sociniens* et les *libertins*; mais on en trouve beaucoup d'autres, soit groupés en sectes, soit isolés. Ces nouveaux sectaires proclament l'émancipation absolue de la raison; ils la déclarent la source unique comme la règle souveraine de la vérité. Ils ne reconnaissent plus la Bible comme un livre divin, qui a pour auteur le Saint-Esprit; c'est un livre d'origine humaine, comme tous les autres. Ils ne croient plus que Dieu a parlé immédiatement aux hommes "par les prophètes et les patriarches," et "en dernier lieu par son Fils" Jésus-Christ (1). Pour eux, les religions diverses sont ou des inventions de la fourberie, ou des collections de préjugés populaires, ou les manifestations diverses et indifférentes, souvent bizarres, du sentiment religieux. Moïse est un imposteur qui a sciemment exploité la crédulité populaire, ou un organisateur habile qui a voulu assurer l'observation de ses lois en les attribuant à une intervention spéciale de la divinité. Les prophètes sont des rêveurs qui se sont pris et ont été pris au sérieux, des poètes qui ont chanté les aspirations vagues de leur nation. Jésus-Christ est, nous demandons pardon à Dieu et aux hommes de reproduire ces blasphèmes, le plus grand séducteur qui ait paru sur la terre, mais aussi le plus grand des sages, qui a su concevoir l'idée d'une religion supérieure à toutes les autres, et a été

(1) Hebr., I, 1.

aidé, pour l'établir, par un ensemble extraordinaire de circonstances heureuses,

Mais le rationalisme, né du protestantisme et au sein des protestants, pénétra de bonne heure parmi les catholiques et commença à y exercer ses terribles ravages. C'est, en effet, contre l'Eglise catholique que l'enfer dirige perpétuellement ses plus grands efforts. Maître des nations protestantes par l'hérésie, l'esprit de mensonge semble les abandonner à l'effet naturel des erreurs qu'elles professent, et tourne toute sa rage contre la cité de Dieu et ses enfants. Le nouveau fléau, en effet, s'introduit dans les nations qui ont résisté aux erreurs du XVI<sup>e</sup> siècle et commence à y produire une dissolution pire que celle du protestantisme.

Tous les apologistes du XVII<sup>e</sup> siècle mentionnent et combattent le rationalisme et les rationalistes sous un nom ou sous un autre. Bossuet les signale souvent avec une horreur et une véhémence qui nous révèlent l'effroi du grand évêque devant la nouvelle révolte. Bourdaloue les réfute avec ampleur comme des rebelles qui menacent la cité de Dieu de nouveaux désastres.

Cependant, pendant le XVII<sup>e</sup> siècle, le rationalisme n'a pas beaucoup de partisans dans les peuples catholiques. Il est professé par quelques lettrés, sceptiques et viveurs, que leurs contemporains ne prennent pas au sérieux et qui eux-mêmes affectent de jouer avec le paradoxe.

Mais au XVIII<sup>e</sup> siècle, il prend un immense développement, avec Voltaire pour généralissime, avec Rousseau, d'Alembert, Diderot, d'Holbach, Helvétius et cent autres comme chefs secondaires. Il éclate comme la foudre, et retentit comme le tonnerre; c'est une mer en furie qui bat avec fracas tous les rivages de la vérité et menace d'emporter toutes les digues. La plupart des écrivains semblent vendus à la nouvelle doctrine; la noblesse française lui donne d'innombrables et enthousiastes partisans et mérite, par cette trahison de la cause de Dieu, sa prochaine destruction; l'erreur trouve de nombreux partisans, et même des apôtres, dans tous les rangs du peuple; les sociétés secrètes, importées d'Angleterre en France, lui fournissent des armées qui conduisent en sa faveur une guerre gigantesque, aussi violente qu'hypocrite.

Désormais le rationalisme a pris la première place en tête des armées qui combattent l'Eglise de Dieu. Il préside la guerre, il commande toutes les forces, il dirige tous les assauts. Tous ceux qui sont contre Dieu se soumettent à son empire et combattent sous ses ordres. Aussi quelle puissance dans la nouvelle erreur! Que de ruines accumulées par elle depuis cent ans! Et qui nous-

«lira les ruines qu'elle accomplira au XXe siècle et dans les siècles suivants. Ses triomphes la rendent de plus en plus audacieuse ; ses succès exaltent son impiété et allument en elle une fureur croissante contre Jésus-Christ et son Eglise. Suzeraine de la plupart des gouvernements, maîtresse d'armées occultes, disposant des budgets publics, inspirant les universités et une multitude d'écoles de tous noms et de tous degrés, forte de l'appui des juifs et de tous les ennemis de la religion catholique, elle est cette bête de l'Apocalypse, assise sur les collines et portant des noms de blasphème, que les grands et les puissants admirent et excusent à l'envi. Elle change de nom : elle s'appelle la révolution, la libre-pensée, la civilisation, le progrès, l'opportunisme, le libéralisme ; mais elle ne change pas de nature : sous ses noms divers, elle demeure toujours *l'apostasie, la maîtresse et la reine de l'apostasie.*

Voilà la grande erreur des temps modernes, *le rationalisme ou le libéralisme.*

Fils du protestantisme, il est plus hardi dans ses protestations : au nom de *la raison*, il proteste contre la *parole de Dieu*, écrite ou transmise oralement ; au nom de *la nature*, il proteste contre *tout surnaturel* ; au nom de *la philosophie*, il proteste contre la *théologie* et tous les mystères révélés ; au nom des *droits de l'homme*, il proteste contre *les droits de Dieu* ; au nom de la *souveraineté du peuple*, il proteste contre *la puissance de l'Eglise, du Christ et de l'Eternel* ; au nom de la *liberté*, il proteste contre *l'autorité de Dieu et de ses représentants*. Luther, au nom de la raison, protestait contre *l'Eglise*, mais vénérât la *Bible* ; Voltaire, au nom de la raison, proteste contre *la Bible* comme contre *l'Eglise*. Le protestant professait *la moitié du rationalisme* ; le rationaliste professe le *protestantisme dans tout son développement* : Luther mérite le nom de *demi-rationaliste* ; Voltaire, celui de *protestant accompli et parfait*.

Fils du protestantisme, le rationalisme ou le libéralisme a les traits caractéristiques de son père, et d'abord le premier et le principal, *la haine de l'Eglise.*

Le protestantisme, nous venons de le dire, est essentiellement et avant tout une protestation contre l'Eglise ; le libéralisme, lui aussi, déclare qu'il n'est et ne vit que pour combattre l'Eglise. La prétendue réforme du XVIe siècle a consisté à émanciper la raison individuelle de tout magistère social, pour la soumettre à la seule parole de Dieu consignée dans la Bible et interprétée par chacun au gré de ses goûts et de ses caprices. Le caractère propre du libéralisme, son essence est exprimée dans ce cri de guerre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Le cléricalisme, c'est-à-dire la hiérarchie sacrée, le Pape, les évêques et les prêtres. Le cléricalisme, c'est-à-dire

la religion enseignée par le Pape, les évêques et les prêtres. Les libéraux assurent souvent qu'ils ne sont pas opposés à la religion. C'est vrai jusqu'à un certain point : ils souffriraient encore une religion que chaque homme se ferait à sa guise, même en cherchant ses inspirations dans la Bible, librement examinée ; mais ils sont les ennemis acharnés de la religion qu'enseigne la hiérarchie catholique. "Les prêtres, disent-ils quelquefois, ont fait beaucoup d'ajoutages à la religion de Jésus-Christ ; nous respectons les enseignements de Jésus-Christ ; mais nous travaillons à détruire la religion du prêtre."

Les protestants s'appliquent, on peut le dire, sur la Bible pour combattre l'Eglise ; les libéraux invoquent au besoin la religion pour faire la guerre à la hiérarchie. Le clergé, voilà le point de mire perpétuel de leurs attaques. Ils peuvent admettre un sentiment religieux vague, prôner, vanter, prêcher même une religion naturelle ; jamais ils ne se réconcilieront avec les clercs. Le libéral ne serait plus libéral s'il n'était plus *anticlérical*. Toute théorie libérale renferme une contradiction dirigée contre l'Eglise, son influence et sa liberté ; tout système libéral est une machine destinée à battre en brèche "la domination des prêtres." A toutes les époques, au sein de tous les pays, dans toutes ses phases, au commencement, au milieu et à la fin de son évolution, le libéralisme porte une main téméraire sur l'Eglise et ses ministres pour gêner leur action. Dès qu'il entre dans une contrée, il se signale par ses attaques contre le clergé ; quand il est triomphant et maître, c'est encore le clergé qu'il attaque. Il débute par des plaintes contre les richesses des moines, contre l'immixtion du clergé dans la politique, contre la toute-puissance des prêtres ; il émet des doutes sur leur désintéressement ; il recueille les scandales et leur donne du retentissement. Il finit, quand il est souverain, par les dépouiller et les proscrire, par les condamner à l'exil, à la prison et à la mort. En un mot, nous le répétons, le protestantisme a été une révolte contre l'Epouse immaculée de l'Agneau ; le libéralisme est une vaste guerre contre le clergé et son influence.

Dans l'Eglise, ce que le protestantisme a attaqué avec le plus de fureur, c'est le Vicaire de Jésus-Christ, chef de l'Eglise, dépositaire de la souveraine puissance ecclésiastique, pierre angulaire du temple, fondement de la maison de Dieu, centre de la communion ecclésiastique. Le Pape est aussi ce que la révolution ou le libéralisme poursuit avec le plus de haine. Pour Luther, Calvin, et tous les réformateurs du XVII<sup>e</sup> siècle, pour une multitude de protestants modernes mêmes, l'Eglise romaine est la grande pros-

-titu  
-enne  
-sont  
-fame  
-cont  
-haiss  
l'Egl

-dès l  
-débu  
-lence  
-affect  
-cont  
-pério  
-dénor  
-Cana  
-invoq  
-comb

M  
Ponti  
ports  
masq  
chefs  
le par  
ponti  
jours  
nera s  
que c  
tion e  
pas en  
verra  
avec f

E  
outran  
Pierre  
affect  
mule d  
chie ca  
En del  
mande

*tituée* et le Pape est l'*antechrist* ; pour les libéraux, Rome est une ennemie qui ne se confond avec aucune autre, contre laquelle sont dirigés tous les complots et toutes les attaques. Un chef fameux de la Haute-Vente proclamait qu'il ne conspirait que contre Rome ; les libéraux, qui ont vraiment l'esprit de leur secte, haïssent sans doute tout le clergé, mais combattent avant tout l'Eglise romaine.

Cependant la haine contre la Papauté n'apparaît pas toujours dès les premiers commencements. Lorsque le libéralisme est à ses débuts dans une nation, il attaque souvent avec une spéciale violence les évêques qu'il trouve devant lui et qui lui résistent, et affecte d'ignorer le Pape ou même d'en appeler à son tribunal contre les évêques. Mais ce n'est que pour un temps, durant la période des escarmouches, alors que ses premiers agissements sont dénoncés par le clergé du pays. Ainsi en est-il présentement au Canada : les libéraux paraissent respecter beaucoup le Pape ; ils invoquent même son autorité contre les évêques et les prêtres qui combattent leurs errements.

Mais attendez un peu ; la tactique changera. Le Souverain Pontife a beau apporter la plus grande modération dans ses rapports avec le parti libéral et ses chefs, bientôt la secte lèvera le masque et portera toute sa violence contre l'Eglise romaine. Les chefs cherchent dans le Pape un appui contre les évêques ; quand le parti aura vu que l'Eglise n'est pas divisée et que l'autorité pontificale est de nos jours et au Canada comme elle l'a été toujours et partout "la solide vigueur de l'épiscopat (1)", il déchaînera sa fureur contre le Chef suprême de l'Eglise autant et plus que contre les évêques. Le libéralisme prend des airs de vénération et d'admiration pour le Pape ; il essaie si la flatterie ne pourra pas endormir sa vigilance et arrêter son bras ; mais quand il se verra frappé par les foudres de l'Eglise romaine, il s'emportera avec fureur contre la main qu'il avait d'abord baisée.

En résumé, le libéralisme a hérité de son père une haine à outrance contre l'Eglise catholique, mais surtout contre saint Pierre, fondement de cette Eglise. Il peut, à certains moments, affecter hypocritement de respecter l'Eglise, et s'en aller baiser la mule du Pape ; mais il est dans sa nature de combattre la hiérarchie catholique, particulièrement celui qui en est le fondement. En dehors des temps et des lieux où des catholiques perfides lui commandent l'hypocrisie, il déploie à ciel ouvert ses bataillons et dirige

(1) Paroles de S. Grégoire-le-Grand, citées par le concile de Nicée.

toutes ses batteries contre les prêtres, les évêques et le Pape, combattant leur influence, attentant à la liberté de leur ministère, et frappant même leurs personnes, s'il le peut : car, nous le répétons... *le libéralisme est essentiellement anticlérical.*

DOM BENOIT.

---



---

## Les églises chrétiennes séparées

---

(Suite et fin)

C'est au milieu des polémiques soulevées par le tractarianisme que fut décidée la création de l'évêché protestant de Jérusalem ; un luthérien était introduit dans l'Eglise anglaise pour y occuper une prélature et aller exercer sa juridiction sur un mélange de luthériens et d'anglicans ; il devenait impossible de nier l'identité du luthérianisme et de l'anglicanisme, et la théorie de la catholicité de l'Eglise anglicane recevait un démenti formel venu de la haute autorité qui semblait devoir être la gardienne de ses privilèges. Dès lors, Newman quitta Oxford et, retiré à Littlemore avec quelques amis, commença à mener une vie où les pratiques du catholicisme prenaient une part de plus en plus grande ; confession auriculaire, communion fréquente, pénitence, jeûne, bréviaire ; en 1843, il résignait ses fonctions de curé ; il ne restait plus qu'un pas à faire ; il le fit deux ans après, en 1845, en abjurant solennellement, et en 1847, il partait pour Rome, où il voulait préparer la fondation de l'Oratoire anglais. Parmi ses amis, la plupart suivirent son exemple ; prêtres réguliers ou séculiers, ils devaient se vouer avec lui à la conversion de leur patrie.

Pusey n'avait pas imité ceux de ses amis que leurs communes préoccupations avaient poussés dans la voie de l'abjuration ; il n'en continua pas moins à s'élever contre les abus de l'Eglise établie, et ses disciples, tirant avec rigueur les conclusions des principes qu'il avait posés, en venaient à donner des enseignements de plus en plus voisins de la doctrine catholique. L'un d'eux affirma qu'il reconnaissait au sacrement de l'Eucharistie le caractère de sacrifice ; il admettait également la présence réelle et la grâce sacramentelle de l'Ordination ; il fut condamné par l'évêque de Londres. Pusey profita de cette occasion pour déclarer, dans un sermon prononcé à Oxford, qu'il croyait lui aussi à la pré-

sence réelle ; c'était la répudiation d'un des trente-neuf articles de l'Eglise anglicane. Pusey, accusé d'hérésie, fut suspendu pour trois ans, mais ses idées continuaient à se répandre.

C'est alors qu'on vit se développer plusieurs communautés d'hommes et de femmes, qui pratiquaient une règle austère sous la direction d'ecclésiastiques anglicans, parmi lesquels il faut citer Prynne, curé de Saint-Pierre à Plymouth, et Pusey lui-même. La règle des sœurs dirigées par Prynne (*Sisters of Mercy*) était calquée sur celle de saint Ignace, et l'enseignement religieux y était donné d'après un catéchisme tout imprégné de l'esprit catholique ; un des offices de ces religieuses était la prière pour les morts, ce qui impliquait la croyance au purgatoire. La direction donnée dans ces couvents était d'une grande sévérité, parfois même d'une rigueur qui dépassait les limites de la prudence ; mais l'œuvre de Dieu s'accomplit cependant, et plusieurs de ces communautés passèrent au catholicisme.

Un des hommes que rendait suspects l'amitié de Pusey était l'archidiacre de Chichester, Edouard Manning, qui, lui aussi, cherchait la voie de la perfection ; son éloquence et son savoir le désignaient comme l'un des ecclésiastiques les plus éminents de son temps ; son attachement à ses devoirs pastoraux, sa piété, sa prudence ajoutaient encore à son autorité ; mais, tandis qu'il excellait à guider les autres, il était aux prises avec les angoisses morales en face du dilemme qui se présentait à lui : ou renoncer à la paix de l'âme, ou passer au catholicisme, contre lequel il conservait les préjugés communs à tous les hommes de sa génération.

En 1850, le Pape Pie IX rétablit la hiérarchie catholique en Angleterre ; mais cet acte ne fut pas sans soulever l'indignation de tous les protestants : les membres de la haute Eglise en particulier ne pouvaient admettre qu'on les regardât comme étrangers à l'Eglise universelle, et qu'on nommât des évêques pour administrer un pays où subsistaient les évêchés créés jadis par les Papes. Pendant que la populace se livrait à des manifestations violentes, les théologiens reprirent leur thème favori de la catholicité de l'Eglise anglicane, et, après un examen loyal, beaucoup arrivèrent à cette conviction que l'anglicanisme ne pouvait suffire à leur besoin de croire : un très grand nombre de conversions se succédèrent pendant les années 1850 et 1851 ; de ce nombre Manning qui, invité par son évêque à présider un meeting anti-papiste, envoya sa démission et partit pour Rome où il abjura, le dimanche de la Passion 1851.

Dans la tempête qui agitait les anglicans, chaque flot déposait sur le rivage quelque précieuse épave. Pusey seul demeurait, " semblable, disait Pie IX, au pont sur lequel on passe, mais qui,

lui, ne passe pas"; il continuait à commenter les idées, dépassées depuis longtemps, du *tract* No. 90.—Les efforts de Newman ne purent triompher de son obstination individuelle; il mourut, en 1882, en proie aux doutes qui le tourmentaient depuis quarante ans.

L'évolution du puseyisme amena le développement du ritualisme: les tractariens avaient fait reposer leurs recherches sur la théologie positive et l'histoire des dogmes chrétiens; leurs successeurs avaient été demander au catholicisme de fortifier leurs âmes par ce qu'il a d'intime et de mystique; le ritualisme s'attacha au culte extérieur, qui, banni par la Réforme, retrouva bientôt dans certaines églises une pompe inconnue dans les services froids et anti-esthétiques des protestants; on vit des autels avec la croix et les cierges; le célébrant, revêtu d'ornements romains, était assisté de ministres en soutane; des statues, des bannières parlaient aux yeux et aux imaginations; des processions commencèrent à se dérouler dans les églises pour en sortir bientôt et faire retentir les hymnes et les cantiques dans les quartiers populeux; le Saint-Sacrement était conservé avec respect, exposé aux adorateurs, reçu dans la communion fréquente devenue une pratique fondamentale. Enfin on vit des confessionnaux assiégés par la foule, et le ministre, revêtu du surplis, y donner l'absolution.

Les ritualistes s'étaient contentés d'abord de remettre en vigueur des usages que le rituel d'Edouard VI n'avait pas formellement prescrits; mais quand ils en vinrent à copier, à exagérer parfois, les pratiques du catholicisme, les dignitaires de l'Eglise établie les accusèrent de romanisme. L'évêque d'Oxford, Samuel Wilberforce, beau frère de Manning, et l'Ecossais Alexandre Heriot Mackonochie, curé de Saint-Georges *in the East*, furent particulièrement visés par Tait, évêque de Londres, principal défenseur de la basse Eglise; la cour des Arches, le Conseil privé, le Parlement furent saisis tour à tour et, quand le ministre Gladstone, favorable aux ritualistes, fut remplacé, en 1873, par le ministre Disraeli, un bill, le P. W. R. A. (*Public Worship Regulation Act*) fut voté pour réprimer les innovations contraires aux traditions anglicanes; mais ni les timides applications de la loi, ni les manifestations tumultueuses organisées dans quelques localités n'ont empêché les chapelles ritualistes de réunir un nombre toujours croissant de fidèles.

Un doute cependant est venu troubler les tenants de la haute Eglise, au milieu des élans de la piété sincère qui les portait vers le culte eucharistique. Revenus à la croyance de la présence réelle, ils assistaient avec dévotion au saint sacrifice, communiaient avec piété et entouraient le tabernacle de tous les signes extérieurs du profond respect; mais que contenait le tabernacle? Quelle valeur

avaient  
tres qui  
pouvoir

A l'é  
té s'était  
avaient  
pas reçu  
du ritual  
à sonder  
les catho  
à leurs or  
qu'ils au  
premier p  
sion peut  
portante  
des théolo  
blème sou  
Père rend  
éteint dan  
gleterre a  
minations  
mais, tout  
pêcher d'  
tarder le j  
ce fût des  
était pour  
suivit com  
jours, il y  
devoir ouv  
depuis un  
lique, elle  
l'arbre dor  
de la const  
que chose  
propre ang  
l'Eglise na  
retour à l'

Quand  
avouait et  
tent le *Pecc*  
ont fait les  
milité peut  
au foyer du  
les conseils

avaient les paroles de la consécration prononcées par les ministres qui tenaient l'ordination de prélats dépourvus peut-être du pouvoir de conférer le sacerdoce ?

A l'origine, en effet, de la Réforme, une solution de continuité s'était produite dans la hiérarchie et, depuis, les évêques avaient été incapables de transmettre un ordre qu'ils n'avaient pas reçu eux-mêmes ; troublés dans leur bonne foi, quelques chefs du ritualisme, au nombre desquels était lord Halifax, en vinrent à sonder la cour romaine sur ce point controversé, même parmi les catholiques ; ils auraient accepté une solution qui eût reconnu à leurs ordinations une valeur même douteuse, et laissaient croire qu'ils auraient sollicité une revalidation, démarche qui eût été le premier pas vers une soumission complète ; il y avait là une occasion peut-être unique de ramener d'un seul coup une fraction importante de nos frères séparés ; la question fut mise à l'étude ; des théologiens, des canonistes et des historiens reprirent le problème sous toutes ses faces, et éclairé par leurs rapports, le Saint-Père rendit une sentence qui déclarait que le sacerdoce était éteint dans l'Eglise d'Angleterre. Le décret fut accueilli en Angleterre avec un désappointement qui se traduisit par des récriminations acerbes de la part de quelques esprits passionnés ; mais, tout au contraire, beaucoup de protestants ne purent s'empêcher d'admirer la fermeté du Saint-Siège, qui acceptait de retarder le jour de la réconciliation, plutôt que de sacrifier quoi que ce fût des droits de la vérité ; cette répulsion pour les équivoques était pour satisfaire le caractère droit des Anglais, et l'année qui suivit compta parmi les plus riches en conversions ; comme toujours, il y a eu des hésitants parmi ceux-là même qui semblaient devoir ouvrir la marche ; mais combien de chemin a été parcouru depuis un demi-siècle ! la haute Eglise se proclame catholique, elle se considère comme une des branches maîtresses de l'arbre dont les racines sont à Rome : déjà on commence à parler de la constitution d'un patriarcat d'Angleterre, empruntant quelque chose à l'organisation des Eglises unies d'Orient ; l'amour-propre anglais se prêterait à une combinaison qui conserverait à l'Eglise nationale une large autonomie, mais que vaudrait un retour à l'union sous cette forme transactionnelle ?

Quand l'enfant prodige revint à la maison paternelle, il avouait et déplorait ses égarements ; Il faut que les Anglais répètent le *Peccavi* avant de rentrer dans le giron de l'Eglise : ainsi ont fait les Spencer, les Newman et les Manning ; et cet acte d'humilité peut seul prouver qu'ils sont dignes de reprendre leur place au foyer du catholicisme. Telle est l'opinion qui a prévalu dans les conseils du Souverain Pontife, et c'est le sentiment exprimé

par le primat d'Angleterre, cardinal Vaughan, plus à même que personne du juger la situation présente.

Un des signes qui montrent le mieux la force du catholicisme anglais est le souci que prend l'Eglise établie d'imiter sa constitution ; les synodes pananglicans de Lambeth voudraient être des conciles universels, mais ne servent qu'à mettre en relief les divergences de sa doctrine ; on a pu même croire un moment que l'anglicanisme allait avoir un pape ; l'archevêque de Canterbury, son chef, a essayé de s'assurer une juridiction suprême sur les 162 évêques anglicans du monde entier, et sur les nombreuses sociétés de missionnaires qui propagent avec le protestantisme l'influence politique et économique de la mère-patrie ; en 1880, il annonça qu'il remettait l'administration de son archidiocèse à l'évêque de Douvres, afin de pouvoir se consacrer aux intérêts plus généraux sur lesquels il avait à veiller ; mais cet essai de " papisme " n'a pas abouti et les droits de l'individualisme ont repris le dessus ; les dissentiments sont nés sur le point même qui devait consacrer l'accord universel, et l'Eglise anglicane demeure ce qu'elle a toujours été : une juxtaposition de croyants au-dessus desquels il n'y a que le pouvoir politique de la couronne.

Aussi concluons-nous, comme nous avons commencé. Une société est un corps qui ne vit que s'il a une tête ; et l'Eglise, la plus parfaite des sociétés, ne peut subsister dans l'indépendance et dans l'unité que sous le chef que Dieu lui a donné ; si elle ne reconnaît pas ce chef, elle n'a plus de dogmes ; faute d'une autorité surnaturelle qui puisse en déterminer la formule immuable, elle n'aura pas de loi parce qu'en matière religieuse, nul homme ne rendra à un autre homme l'obéissance qu'il ne doit qu'à Dieu.

P. PISANI.

---

## LA MODERNITE DE BOSSUET

---

M. Brunetière a fait à Rome, le 30 janvier 1900, au palais de la Chancellerie pontificale, devant un auditoire d'élite, au premier rang duquel on remarquait beaucoup de princes de l'Eglise, une conférence sur la *Modernité de Bossuet* qui a eu un grand et légitime retentissement. Nous sommes heureux de pouvoir offrir cette œuvre magistrale *in extenso* à nos lecteurs.

# L'

RÉSUMÉ

Docteur en  
Supérie

Brochure de

Cette bro

171-1

L'auteur  
succinct bas  
les diverses

Vient de paraître

---

# L'Anglomanie

## AU CANADA

---

RÉSUMÉ HISTORIQUE DE LA QUESTION DES ÉCOLES  
DU MANITOBA

PAR

DOM P. BENOIT

Docteur en philosophie et en théologie, Ancien Directeur de Séminaire,  
Supérieur des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception  
à N. D. de Lourdes, Manitoba.

---

Brochure de 61 pages, in-octavo. Prix, 25 Cents franco.

---

Cette brochure est maintenant en vente à nos bureaux,

171-173-175, Rue Notre-Dame, Trois-Rivières.

L'auteur y passe en revue, dans un tableau historique succinct basé sur des données puisées aux sources officielles, les diverses phases par lesquelles a passé la grande et

impérissable question des écoles du Manitoba. Il y montre à quelles fraudes, à quelles injustices, à quelles violences, à quelles complicités inavouables il a fallu avoir recours pour consommer cette spoliation.

Puis, tirant de ces événements, qui sont aujourd'hui de l'histoire, la philosophie qui s'en dégage, il y voit la continuation de la lutte que se livrent depuis trois siècles, en Europe comme sur le continent américain, les deux grandes races dont l'influence est prépondérante dans le monde, la race française et la race anglaise.

Viennent ensuite des conjectures sur l'issue possible, sinon probable, de cette rivalité séculaire. On sait que cette partie de l'ouvrage a donné lieu, de la part des anglomanes et de leurs complices les libéraux, à des récriminations que ne peuvent se résoudre à trouver fondées tous ceux qui ont lu ce travail en son entier.

Ce sont des pages fortes, qui offrent à l'esprit une nourriture substantielle comme celle de la vérité, des pages d'une émotion communicative pour ceux qui, malgré le matérialisme abject du siècle, croient encore au droit et à la justice, des pages radieuses d'espérance et de stimulation pour le patriotisme comme pour le sentiment religieux de la masse de nos compatriotes.

Tout lecteur de choses sérieuses tiendra à posséder ce récit fidèle de l'un des drames les plus sombres de notre histoire, et à se bien pénétrer des considérations qui y sont développées, avec une autorité que suffit à établir le nom de l'auteur.

Le tirage étant limité, on fera bien de se hâter pour les commandes.

qu  
lar  
tio  
me  
cet  
por  
rop  
  
Le  
Les  
  
No  
  
Co  
Le  
  
La  
Le  
  
La  
  
Le  
L'h  
Les  
  
Une  
  
  
  
Lett  
  
Nou  
  
Brev  
  
Brev  
Hor

Nous donnons ci-après une liste de certains ouvrages que nous avons actuellement en magasin, et dont la popularité acquise jusqu'à ce jour est la meilleure recommandation que nous puissions en donner. Nous prions spécialement les messieurs du clergé de prendre connaissance de cette liste, et de donner leur commande au plus tôt, car pour la plupart de ces ouvrages qui nous viennent d'Europe, le nombre est limité et restreint.

Le Crucifix, vol. in 8 broché, par J. Hoppenot, S. J.	\$0.50
Les quatre évangiles et les actes des apôtres, vol. in-8 broché.....	0.25
Nos raisons de croire, vol. in-8 broché, par le R. P. D. Lodiél, S. J.....	0.75
Conférences de St. Roch-Dieu, vol. grd in-12 broché	0.50
Le prêtre auprès des malades et des mourants, vol. in-12 broché, par le R. P. Paul Stub,.....	0.90
La pensée de la mort, vol. pt. in-12 broché, Berthier	0.15
Le jeune homme comme il faut, vol. in-12 broché Berthier.....	0.25
La jeune fille et la vierge chrétienne, vol. in-12, broché, Berthier.....	0.25
Le livre de tous, vol. in-12 broché, Berthier.....	0.25
L'homme tel qu'il doit être, vol. in 12 broché, Berthier	0.25
Les quatre évangiles, format livre de prières in-18 pleine reliure en toile.....	0.40
Une belle collection des ouvrages de Pierre l'Ermite	
Le Grand Mufflo, vol. in-8 broché.....	0.75
Lisez-moi ça, vol. in-8 ".....	0.38
Et ça, vol. in-8 ".....	0.75
Et de quatre, vol. in-8 ".....	0.75
Restez chez vous, vol in-8 ".....	0.50
Lettres apostoliques de Léon XIII; 5 vols. in-12, franco.....	1.50
Nouveau manuel d'instruction religieuse, par l'abbé Poey.....	0.90
Breviaires ancienne édition, riche reliure seulement.....	\$2.00 le set
Breviaires, nouvelle édition, reliure molle...	9.00 "
Horae Diurnæ " ".....	1.75 "

# OUVRAGES A PRIX REDUITS.



Général Ambert—Récits militaires, 4 vols.....	\$4.00
Eugène Veuillot—Hommage à Louis Veuillot.....	1.88
Mack—Le trésor du prêtre, 2 vols.....	2.25
L'abbé Ménard—Mgr Dupanloup.....	1.00
L'abbé A. F. Rua—Cours de conférences sur la religion, 3 vols.....	2.00
L'abbé Panhéleux—La divinité de Jésus-Christ....	0.50
Léon Aubineau—Les serviteurs de Dieu.....	1.00
L'abbé St Jure—De la connaissance et de l'amour de Dieu, 4 vols.....	2.00
L'abbé Larfeuille—La femme à l'école de Marie....	0.50
Matignon—La famille biblique.....	0.50
Manseau—Les prêtres et les religieux déportés, 2 vols.....	1.00
Alex. Brunet—La famille et ses traditions.....	0.50
P. V.—Casus conscientiae.....	1.00
Ludolphus de Saxonia—Vita Jesu Christi, 4 vols..	4.00
Un curé du diocèse de Liège—Plans d'instructions 2 vols.....	1.00
L'abbé Jouve—Le catéchisme des grands et des petits, 3 vols.....	2.00
L'abbé Shouppe—Connaissance de Jésus-Christ...	0.75
L'abbé Chaumont—L'Education, ses difficultés, son but.....	0.75
A. C. Peltier—Le grand catéchisme de Canisius, 7 vols.....	6.00
L'abbé Ludi—Le catéchisme de Rodez, 3 vols...	3.00
L'abbé Chaumont—Œuvres de St. François de Salles, 6 vols.....	4.75
Régneault—La somme du Catéchiste, 4 vols.....	3.00
Desjardins—Œuvres de St. Alph. de Liguori, 9 vols.	6.00
Chaignon—Méditations sacerdotales, 5 vols.....	3.50

qu  
vo  
me  
les  
de  
s'il  
vér  
l'é  
au  
deu  
te ;  
qu'  
for  
pou  
Pie  
aux  
tou  
  
d'ab  
pas  
sere  
sort  
que  
l'hor  
gran  
guid  
teur  
pens  
d'étr  
parle  
d'aut  
vent.  
le lin  
mais  
vécu,  
cisém  
cette  
de la  
dant,

EMINENCES,  
 MESSEIGNEURS,  
 MESSIEURS ET MESDAMES,

“ Le Français qui le vante n'apprend rien à l'étranger ; et, quoi que je puisse aujourd'hui vous en dire, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous.” Ce sont presque les premiers mots de Bossuet, dans son *Oraison funèbre du prince de Condé* ; et je ne sais, après deux siècles maintenant écoulés, s'ils ne sont pas plus vrais de lui que de son héros même. Non, en vérité, “ le Français qui le vante ” ne saurait rien apprendre à l'étranger, et sans doute ici moins que partout ailleurs—à Rome, au centre de l'unité catholique, dans la ville où l'on respire ces deux antiquités dont Bossuet fut tour à tour l'éloquent interprète ;—où tout parle encore de ce peuple roi. *populum late regem*, qu'il a loué lui-même si magnifiquement, avec une sincérité si conforme à la nature de son propre génie ;—et Rome enfin, d'où, pour me servir de ses propres expressions, le successeur de saint Pierre, depuis dix-neuf cents ans, “ ne cesse nuit et jour de crier aux nations les plus éloignées, afin de les appeler au banquet où tout est fait un”.

Mais, Messieurs, si ce grand nom de Bossuet, qui m'avait d'abord effrayé, me rassure, parce que, comme je l'espère, ce n'est pas à moi qui vous parle, mais à lui, dont je vous parle, que vous serez ce soir uniquement attentifs, c'est à la condition que je ne sorte pas de mon domaine. Vous n'attendez pas assurément de moi que je vous dise quel fut l'évêque, ni quel fut le théologien ! C'est l'homme seul, c'est le philosophe qui m'appartiennent, c'est le grand orateur ! Ou mieux encore, et plus modestement, c'est le guide et c'est le maître, c'est le conducteur d'âmes, c'est le directeur d'esprits—je dirais volontiers le directeur d'études,—c'est le penseur dont les leçons n'ont pas cessé, ni jamais ne cesseront d'être actuelles, d'être vivantes ; et, en me proposant de vous parler de la *Modernité de Bossuet*, je ne me suis pas proposé d'autre but que de vous en rendre juges. Il nous arrive trop souvent, à nous autres Français, d'ensevelir nos morts fameux dans le linceul de leur propre gloire. Nous ne les oublions certes pas, mais nous ne les fréquentons plus ! Contents de savoir qu'ils ont vécu, nous vivons à notre tour, et ils ne nous deviennent pas précisément indifférents ; mais nous ne vivons pas avec eux dans cette intimité quotidienne, étroite et familière, qu'à défaut même de la religion, l'amour de la patrie commune devrait suffire, cependant, à entretenir ! Le croiriez-vous, Messieurs, vous, dont les

églises sont toutes pleines des tombeaux de ceux qui ont honoré l'Italie, le croiriez-vous, que ni à Dijon, où il est né, ni à Meaux, dans cette cathédrale qu'il a pour jamais illustrée, ni à Paris, Bossuet n'a encore de tombeau ! Mais nous, voulant lui en dresser un, nous n'avons pas imaginé de plus sûr moyen que de commencer, et avant tout, par réveiller le souvenir de son œuvre dans les mémoires. Si quelques-uns de nos contemporains ne connaissent de lui que son grand nom, nous voudrions essayer de leur dire ce qu'ils trouveraient d'actualité, de profit, d'instruction dans son œuvre. Et vous concevez aisément les raisons que nous avons eues de le dire à Rome, et de Rome, afin de placer ce que nous en dirions sous l'invocation du Saint-Siège.

Qu'il me soit donc permis d'en exprimer ma profonde reconnaissance à S. S. le pape Léon XIII. Aussitôt qu'Elle a eu connu notre projet, Sa Sainteté a voulu l'encourager par une lettre adressée au cardinal Perraud, et depuis, Messieurs, vous n'avez pas oublié en quels termes, dans une de ses dernières Encycliques, Elle a parlé de Bossuet. Elle a daigné faire davantage, en approuvant l'idée de cette conférence, et en nous permettant de la tenir en territoire pontifical. Honneur insigne, mais honneur périlleux ! dont je serais, Messieurs, presque moins fier qu'accablé, si je ne me sentais soutenu par la bienveillance de l'illustre Pontife ; et si mon unique ambition n'était pas que d'y répondre en faisant passer, en essayant de faire passer dans ce discours un écho bien lointain et bien affaibli de sa propre pensée, et de sa sympathie pour la France :

*Gallicæ gentes, jubaris vetusti  
Ne quid obscuret radios, cavete  
Neve suffundat malesuadus error  
Mentibus umbras.*

\* \*

Ce qu'il y a d'abord, Messieurs, de tout moderne et de contemporain dans Bossuet, je ne craindrai pas de dire—après vous avoir rappelé des vers de Léon XIII—que c'est la nature même de son style et l'accent poétique de son éloquence. Si jamais une langue a été "fixée" quelque part, c'est dans les monuments de l'éloquence de Bossuet, et rien n'en a fléchi, ni vieilli, ni ne s'en est seulement, comme on dit, démodé. Cela tient-il peut-être à ce que personne moins que lui ne s'est soucié de "flatter par des cadences harmonieuses" les oreilles de ses contemporains ? Je le voudrais, car, en vérité, ce serait une grande leçon ! Mais le fait est que la langue de Bossuet est celle que nous parlons et que nous

écrit  
eux-n  
l'histo  
ses M  
impr  
qui n  
vie es  
y a e  
et que  
suis r  
du né  
nomb  
serait  
théâtr  
un aus  
collège  
d'hier  
On a e  
thène,  
mosth  
était, d  
Mais c'  
n'ont p  
point s  
qu'ils y  
qui pas  
toute le  
génie p  
cela qu'  
resse pl  
nité" d  
celle qu  
qu'il n'a  
style de  
quod ab  
Ce o  
tempora  
bien être  
lui, Boss  
qu'il y a  
seuls de  
rement,  
sur les n  
vous le

écrivons encore... quand nous le pouvons. Dans ses *Sermons* eux-mêmes qu'il n'a pas lui-même recueillis, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, dans ses *Elévations sur les mystères*, dans ses *Méditations sur l'Évangile*, qu'il n'a pas lui-même revues et imprimées, nous ne trouvons pas un mot, pas un tour de phrase qui nous rebute, ou qui nous arrête, ou qui nous surprenne : "Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent ! Qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! Qu'il y en a où je ne serai point et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! Je ne suis rien : ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aïlle. Je ne suis venu que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne se serait pas moins bien jouée quand je serais demeuré derrière le théâtre." Il y a deux siècles et demi que Bossuet, âgé de vingt et un ans alors, traçait ces quelques lignes dans sa petite cellule du collège de Navarre, et ne les diriez-vous pas écrites et pensées d'hier ? Les pensées éternelles font sans doute le style durable. On a comparé quelquefois Bossuet avec Cicéron ou avec Démosthène, et on a cru très ingénieux de dire qu'à tout le moins Démosthène et Cicéron avaient-ils une supériorité sur Bossuet, "qu'il était, dans leurs discours, de n'avoir point fait de théologie". Mais c'est précisément le contraire qu'il faut dire. Parce qu'ils n'ont point fait de théologie, c'est-à-dire parce qu'ils ne se sont point souciés, dans leurs discours, de nos relations éternelles, parce qu'ils y ont mis le temporel avant le spirituel, la "figure du monde qui passe" avant les seules réalités qui durent, c'est pour cela que toute leur éloquence n'a jamais atteint les hauteurs où se meut le génie puissant et varié de Bossuet. Mais n'est-ce pas aussi pour cela qu'une partie de leur œuvre est devenue caduque et n'intéresse plus aujourd'hui que les érudits ou les curieux ? "La modernité" de Bossuet, Messieurs, une partie de sa "modernité", celle qui nous attire à lui d'abord, et ensuite qui nous retient, c'est qu'il n'a pas eu d'autre souci littéraire que d'exprimer, dans un style définitif, des vérités éternelles : *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*.

Ce qui le rend plus moderne encore, et tout à fait notre contemporain, c'est que les autres, ceux qu'on lui compare, peuvent bien être, comme lui, de grands orateurs, mais il est, de plus qu'eux, lui, Bossuet, un poète, un grand poète, et l'un des plus grands qu'il y ait dans l'histoire de la littérature française. Les titres seuls de quelques-uns de ses ouvrages ne le disent-ils pas assez clairement, je serais tenté de dire presque naïvement ? *Elévations sur les mystères, Méditations sur l'Évangile*, ce ne sont pas ici, vous le savez, Messieurs, de froids raisonnements, de la

dialectique, ni des réflexions ; mais ce sont des effusions de cœur, ce sont des élans du chrétien vers son Dieu, ce sont vraiment des chants, ce sont des odes, ce sont des hymnes. "Seigneur, je laisse toute créature et je vous regarde comme étant seul avant tous les siècles : ô la belle et riche aumône que vous avez faite en créant le monde ! Que la terre était pauvre sous les eaux, et qu'elle était vide dans sa sécheresse, avant que vous en eussiez fait germer les plantes, avec tant de fruits et de vertus différentes, avant la naissance des forêts, avant que vous l'eussiez comme tapi-sée d'herbes et de fleurs, et avant encore que vous l'eussiez couverte de tant d'animaux !... Que la mer était pauvre dans la vaste amplitude de son sein !... Et qu'y avait-il de moins animé et de plus vide que l'air ?... Mais combien le ciel même était-il pauvre, avant que vous l'eussiez semé d'étoiles !... Que toute la masse de l'univers était informe et que le chaos en était affreux !... Mais vous, Seigneur, qui étiez et qui portiez tout en votre toute-puissance, vous n'avez fait "qu'ouvrir votre main et vous avez rempli de bénédictions le ciel et la terre." Splendeur des images, intensité du sentiment, simplicité, grandeur, variété du mouvement, rien ne manque ici de ce qui fait proprement la poésie lyrique, ici, ni dans les *Sermons* de Bossuet, ni dans ses *Oraisons funèbres*, ni dans vingt autres de ses ouvrages. Il a encore du poète lyrique ces commandements brusques et soudains, ces exordés qui n'en sont pas, mais qui s'emparent d'un auditoire et qui le transportent au cœur même d'un sujet. "Sire, ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire le sujet de cet entretien" : tel est le début d'un de ses sermons pour la Toussaint. Il en a l'infinie variété de ton, la liberté dans la grandeur, la familiarité dans le sublime. Il en a aussi, Messieurs, la sensibilité profonde, cette manière de prendre lui-même, tout le premier, sa part des leçons qu'il nous donne, et de s'intéresser, d'intervenir, de se mêler de sa personne dans l'application des vérités qu'il exprime.

N'est-ce pas là précisément ce que nous aimons aujourd'hui dans nos poètes ? Et qui sait si ce n'est pas là même une des raisons pour lesquelles, tout en admirant beaucoup l'orateur, cependant il ne semble pas que ses contemporains aient senti tout le prix de cet incomparable éloquence ? Ecoutez-le dans son *Sermon sur la mort* : "O éternel Roi des siècles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même ; votre être éternellement immuable ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure ! Et voici " que vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous." Non ! ma substance n'est rien devant vous ; et

tout é  
terme  
tout, c  
ce que  
vos jo  
fait vi  
chènes  
ront e  
espace  
profite  
faible,  
avec la  
des enf  
ment, l  
nous li  
ne nou  
nous a  
s'épanc  
Homme  
guère a  
nous ai  
prédica  
comme  
comme  
rain."

Il n  
des gra  
ment d  
Eglises.  
ce et d'  
demi-siè  
préoccup  
actuelle  
de Léon  
Parmi t  
lesquels  
polla, du  
1894 ? Ce  
universi  
sur l'Un  
voit se r  
pourquo

« tout être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et, lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme s'il n'avait jamais été. Qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface ? Multipliez vos jours, comme les cerfs, que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre pendant tant de siècles ; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité ; entassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs ; que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants ? » N'est-il pas vrai que nous ne le lisons pas seulement, ici, nous l'entendons vraiment, nous le voyons ! Et nous nous livrons alors, parce que lui-même il se donne à nous ! Nous ne nous contentons plus de l'admirer, nous l'aimons. C'est que nous avons senti son cœur vibrer dans ses paroles, sa sensibilité s'épancher dans son discours, le déborder même par instants ! Hommes de notre temps, ce genre d'éloquence, qu'on n'appréciait guère au XVIIe siècle, nous touche et nous émeut. Voilà comme nous aimons qu'on nous parle. Et nous reconnaissons, dans ce prédicateur qu'on nous a si souvent et si fausement représenté comme un dominateur ou un tyran des intelligences, un homme comme nous, notre semblable, un moderne et un « contemporain. »

\* \* \*

Il ne l'est pas moins, Messieurs, en tant que préoccupé des grandes questions qui nous occupent toujours, et particulièrement de la question si délicate et si grave de la réunion des Eglises. La réunion des Eglises, le retour des protestants de France et d'Allemagne à l'unité catholique, oui, telle a été, pendant un demi-siècle—depuis ses débuts à Metz jusqu'à sa mort,—la grande préoccupation de Bossuet. En connaissez-vous aujourd'hui de plus actuelle ? et de toutes celles qui ont rempli le glorieux pontificat de Léon XIII, en est-il une qui lui tienne toujours plus à cœur ? Parmi tant de témoignages de la sollicitude de l'illustre Pontife, lesquels choisirai-je pour les rappeler ? Sa *Lettre au cardinal Rampolla*, du 15 juin 1887 ? ou sa *Lettre aux Polonais*, du 19 mars 1894 ? Celle du 20 juin de la même année : *Principibus populisque universis* ? La *Lettre aux Anglais*, du 14 avril 1895 ? L'*Encyclique sur l'Unité de l'Eglise*, du 29 juin 1896 ? Certes, si jamais le monde voit se réaliser quelque jour le miracle de l'unité chrétienne—et pourquoi ne le verrait-il pas ?—sa reconnaissance n'hésitera pas, et,

au premier rang de ceux qui l'auront préparé, ce bienfait dont on ne saurait calculer les suites, elle mettra le pape Léon XIII. Pourquoi, Messieurs, me refuserai-je ici la douceur de croire qu'une des choses que Léon XIII admire et aime dans notre Bossuet, parmi tant d'autres qualités, c'est peut-être et surtout l'ardeur dont Bossuet a fait preuve pour écarter les préjugés, pour détruire les obstacles, pour aplanir les difficultés qui empêchaient cette union ? Personne encore, Messieurs, ne s'est placé à ce point de vue pour écrire ou pour étudier l'histoire de la pensée de Bossuet, et, n'ayant moi-même rien de ce qu'il faudrait pour essayer de le faire, vous me croirez aisément si je vous dis combien je le regrette ! Mais, si quelqu'un voulait en tenter la difficile entreprise, quels services ne rendrait-il pas à la mémoire de Bossuet lui-même, à la cause de la réunion des Eglises, et au progrès de l'humanité future !

C'est à Metz, en 1653, que Bossuet a commencé de travailler à la réunion, et le premier ouvrage que nous ayons de lui, c'est sa *Réfutation du catéchisme de Paul Ferri*. Paul Ferri, qui exerçait son ministère à Metz, était un des docteurs les plus écoutés du protestantisme français. Du même temps aussi date un *Sermon de vêtue*, où, comme on l'a dit, nous voyons Bossuet en possession de l'argument capital qu'il développera plus tard dans son *Histoire des variations*. " Nous enseignons ce que nous ont appris nos prédécesseurs, et nos prédécesseurs l'ont reçu des hommes apostoliques, et ceux-là des apôtres, et les apôtres de Jésus-Christ et Jésus-Christ de son Père. C'est à peu près ce que veulent dire ces paroles du grand Tertullien : *Ecclesia ab apostolis, apostoli a Christo, Christus a Deo tradidit*. O la belle chaîne, ô la sainte concorde, ô la divine tissure que nos nouveaux docteurs ont rompue ! " C'est de cet argument qu'il va se faire une arme. Ou plutôt non, j'ai tort de dire une arme ! C'est un moyen de conciliation qu'il s'en fait, en y ramenant et en y subordonnant toute la controverse. Car telle est sa manière, simple, large et si franche ! Je me rappelle un beau passage de son *Discours sur l'histoire universelle*. Il y examine les objections que l'on tire contre l'Écriture de la variété des textes et des versions des Livres Saints, et il conclut : " Mais laissons là les vaines disputes et tranchons la question au fond. Qu'on me dise s'il n'est pas constant que, de toutes les versions et de tout le texte, quel qu'il soit, il en reviendra toujours les mêmes lois, les mêmes miracles, les mêmes prédications, la même suite d'histoire, le même corps de doctrine, et, enfin, la même substance ? " Pareillement, dans cette grande affaire de la réunion, il va droit au principal. Tous les points qui font difficulté entre catholiques et protestants, il les dégage, il les éclair-

«cit, il le  
demande  
lèbre :  
contro  
fois en  
ment en  
effet pa  
à lui op  
se dans  
rien, et  
Cep  
de plus.  
qu'il tra  
nistré C  
torien d  
ses prot  
ce n'est  
l'Écritur  
losophiq  
testanti  
Autant  
d'opinio  
à la sign

Le

Le D

rapport d  
vince voi  
le nombre  
sances, et  
mille dan  
Cette  
causes m  
qui ont é

« et, il les réduit à ce qu'ils ont d'essentiel, et, pour y réussir, il ne demande que la liberté de les exposer. C'est l'objet de ce livre célèbre : *l'Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse*, écrit pour convertir Turenne, publié pour la première fois en 1670, traduit dans toutes les langues, et qui fit, non seulement en France, mais en Allemagne et en Angleterre, un si grand effet parmi les protestants que ce qu'ils trouvèrent de plus solide à lui opposer, c'est que Bossuet avait "adouci la doctrine de l'Eglise dans la rigueur de ses dogmes". Vous savez qu'il n'en était rien, et le Saint-Siège le déclara lui-même.

Pendant, quelques années s'écoulaient, et Bossuet fait un pas de plus. Il ramène toute la controverse à la question de l'Eglise, qu'il traite à fond, dans la *Relation de sa Conférence avec le ministre Claude*, en 1682; qu'il reprend d'une autre manière, en historien de la Réforme, dans son *Histoire des variations des Eglises protestantes*, le plus beau livre de la langue française; et où ce n'est plus seulement l'autorité de l'Eglise, mais l'autorité de l'Ecriture elle-même, et généralement toute espèce d'autorité philosophique, politique, morale, qu'il montre être mise par le protestantisme au hasard des décisions ou des caprices individuels. Autant d'Eglises que de paroisses, et, dans la paroisse, autant d'opinions et, par conséquent, de chapelles que de têtes! Est-ce là le signe de la vérité?

(A suivre.)

---



---

## Le mouvement catholique

---

### AU CANADA

---

Le Dr Bryce, registraire d'Ontario, se plaint dans son dernier rapport de la diminution du nombre des naissances dans la province voisine. Depuis 1891, le nombre des naissances n'a dépassé le nombre des décès que de 20,229. En 1897, il y a eu 47,323 naissances, et 46,599 seulement en 1898, une diminution de près de mille dans douze mois.

Cette diminution du chiffre de la natalité tient surtout à des causes morales, de l'aveu de tous les esprits éclairés et impartiaux qui ont étudié ce problème.

Il résulte donc, de la constatation faite par le Dr Br... e  
les mœurs privées de la race *supérieure* qui habite cette province  
ne valent pas mieux que les mœurs politiques indiquées par les  
scandales électoraux qui ont déshonoré la même province  
derniers temps.

De la *Semaine Religieuse* de Québec :

Les scènes disgracieuses qui ont eu lieu à Montréal... ont  
que les Anglomanes, si fidèlement dépeints par Dom Be...  
sent bel et bien au Canada, en chair et en os.

L'illustre écrivain est bien vengé.

Le pèlerinage canadien à Paray-le-Monial, destiné à repré-  
senter le Canada à la brillante manifestation internationale de  
foi, d'espérance et de charité organisée par la France catholique,  
a été béni et encouragé par presque tous les évêques canadiens.  
Il n'en pouvait être autrement. Malgré nos erreurs et nos fautes,  
la religion est encore en honneur dans notre pays, et la foi catho-  
lique ne pouvait, sans se diminuer, rester en dehors du cour-  
rant qui portera vers le divin Cœur tant d'hommages, tant de  
protestations de dévouement et de fidélité, tant de cris de repen-  
tir, tant d'actes de réparation, tant d'appels pressants pour la  
rédemption nouvelle et le salut des nations coupables, et en rap-  
portera, comme de leur source, tant de grâces insignes et de béné-  
dictions fécondes.

Nous voyons que, dans certains diocèses, on a constitué des  
comités diocésains chargés spécialement d'une action organisa-  
trice et directrice à l'égard de ce grand pèlerinage, action qu'ils  
exerceront de manière à obtenir que le plus grand nombre possi-  
ble des paroisses de chaque diocèse soient représentées dans cette  
haute et sublime manifestation, dans cette éclatante profession  
de foi et d'amour. Le comité constitué dans le diocèse des Trois-  
Rivières se compose de MM. les chanoines Rheault et Baril, V.  
G., Richard et Beaudet, ce dernier curé des Trois-Rivières.

Voilà que les femmes s'en mêlent. Les directrices du English  
Women's Club, quoi que cela représente, ont pétitionné le conseil  
de ville de Montréal aux fins d'empêcher qu'on touche au Parc  
Mont-Royal. Il paraît qu'il est de souveraine importance que ce  
parc ne soit pas entamé, mais reste tel qu'il est. Tabou, le parc.

Seulem  
lorsqu'  
l'hôpita

La  
réussi à  
sitions p  
commiss  
sion pou  
copie de  
mêmes s  
consacre  
contrôle.

Nous  
sants qui  
A. J. Bra  
siècle". C  
des région  
du zèle ap  
dans ces r  
bus indien  
été consid

En 186  
sur les fron  
Anglaise, d  
forêt inson

Cinq m  
naires, écal

En dép  
cre, le Père  
avant dans  
d'instruire  
tions de la  
étaient jusq  
entendu par

Seulement ces dames anglaises n'ont pas songé à remuer un doigt lorsqu'on a entamé sérieusement le même parc au bénéfice de l'hôpital anglais et protestant Victoria.

La commission des écoles séparées de Peterborough, Ont., a réussi à éteindre complètement sa dette, grâce à de sages dispositions prises par l'évêque du diocèse, Mgr O'Connor. Aussi la commission, reconnaissante, a-t-elle cru devoir profiter de l'occasion pour présenter au prelat une adresse d'appréciation incluant copie de résolutions adoptées par elle et portant expression des mêmes sentiments de gratitude. Désormais la commission pourra consacrer tout son revenu à l'amélioration des écoles sous son contrôle.

## AUX ETATS-UNIS

Nous trouvons dans nos échanges les renseignements intéressants qui suivent sur l'œuvre apostolique accomplie par le R. P. A. J. Brabant, qu'on a surnommé "le Père Marquette du XIX<sup>e</sup> siècle". Ce hardi explorateur revient de milliers de milles dans des régions jusqu'ici inexplorées de la Colombie-Anglaise. Rempli du zèle apostolique le plus admirable, le Père Brabant a passé dans ces régions 26 ans de sa vie, à civiliser et à instruire les tribus indiennes, particulièrement la tribu Blanket, qui a toujours été considérée comme la plus sauvage du Grand Nord-Ouest.

En 1869, le Père Brabant quittait son pays natal, la France, sur les frontières de la Belgique, et arrivait à Victoria, Colombie-Anglaise, d'où il s'enfonçait dans l'île de Vancouver, alors une forêt insondable.

Cinq mille Indiens de la tribu Blanket, nus, sauvages, sanguinaires, étaient alors les seuls habitants de ce pays isolé.

En dépit des nombreux dangers qu'il eut à courir et à vaincre, le Père Brabant renonça au monde civilisé et s'enfonça plus avant dans les forêts, commençant sa mission presque désespérée d'instruire ces enfants des bois, leur enseignant les premières notions de la religion et de la civilisation ; toutes choses qui leur étaient jusqu'alors inconnues et dont ils n'avaient même jamais entendu parler.

Trois fois dans l'espace des premières cinq années, les Indiens ont tenté de tuer le Père Brabant. Un vieux chef qui souffrait de la variole fit feu, cinq fois, sur le vénérable missionnaire, qui fut durant de longues semaines presque agonisant sous une misérable hutte. Quelques Indiens amis firent des signaux à une frégate anglaise qui transporta le Père Brabant à Victoria, où il fut six mois sous les soins du médecin.

Quand il fut rétabli, le généreux missionnaire retourna près des Indiens, et depuis lors il est resté au milieu d'eux. En 1782, les 5,000 Indiens de Vancouver n'avaient aucune occupation, ne connaissaient aucune loi, n'observaient aucune religion, si ce n'est une espèce de culte ridicule qui avait germé dans leurs cerveaux.

Pas un blanc n'avait tenté de faire du commerce avec eux, les infortunés marins qui tombaient entre leurs mains périssaient infailliblement, leurs corps étant réduits en lambeaux.

"Je suis heureux maintenant; les Indiens sont mes enfants," dit le Père Brabant.

"Ils m'ont fait oublier toutes les misères que j'ai d'abord endurées.

"J'ai construit des églises et des écoles dans ces régions sauvages, et c'est avec plaisir que je retournerai bientôt, probablement pour ne jamais revenir."

Le Père Brabant a enseigné aux Indiens à faire toutes sortes d'ouvrages. Il a implanté l'esprit religieux dans le cœur de ce peuple primitif qui, maintenant, n'achète plus une femme pour une couverture ou un canot. Plusieurs d'entre eux sont mariés suivant les rites de l'Eglise, et l'Ile de Vancouver est enfin une véritable niche dans le mur de la chrétienté et de la civilisation.

Agé de 54 ans, le corps couvert de cicatrices, le vénérable Père Brabant est venu demander à l'Eglise Catholique des Etats-Unis de lui aider à payer pour les pensionnats qui sont établis sur les bords de St Clayoquet Sound, et où les enfants apprendront la langue anglaise et recevront une éducation complète. C'est dans ce but que le vieux missionnaire est venu à New-York, où il est actuellement.

S'il faut en croire le *Providence Visitor*, Mgr Glennon, coadjuteur de l'évêque de Kansas City, de retour d'un voyage récent à Rome, aurait écrit à un ami à Washington, qu'il y aurait, probablement d'ici à quelques mois, convocation d'un nouveau concile plénier à Baltimore. Mgr Glennon serait censé tenir ce renseignement de source autorisée à Rome. Il y a 16 ans que le premier concile plénier de Baltimore, présidé par Son Eminence le cardinal Gib-

bons, a eu lieu, et naturellement, depuis ce temps, l'Eglise catholique a fait des progrès aux Etats-Unis et bien des questions controversées ont été soulevées. En outre, les évêques se connaissent peu les uns les autres, et une réunion de ce genre leur fournirait l'occasion de se rencontrer et d'échanger leurs vues sur les questions d'actualité.

La tenue d'un concile plénier est toujours déterminée par des raisons majeures et par la volonté du Pape. Si concile plénier il doit y avoir prochainement aux Etats-Unis, nous ne croyons pas que ce soit avant un an au moins, car il faut du temps pour l'étude des questions à soumettre et à décider. Il est possible que le cardinal Gibbons, à son prochain voyage à Rome, confère de cette question d'un concile avec le Saint-Père.

---

Le R. P. Algue, S. J. directeur de l'Observatoire de Manille, dans une entrevue avec un rédacteur de l'*Independent* de New-York, a parlé de la situation aux îles Philippines et donné à cet égard des renseignements autorisés.

Il divise la population en trois groupes : non-civilisés, un demi-million environ ; mahométans, 300,000 ; plus ou moins civilisés, 7 millions. Il y a unité de religion, mais non de langage, parmi les civilisés. La religion catholique est la religion du pays, et les chefs des insurgés, qui connaissent l'attachement de cette population au sol et à leur religion, ont le soin de leur dire qu'ils combattent pour leur indépendance et leur religion. C'est cependant une population docile et pacifique, et si les Américains parvenaient à lui faire comprendre qu'ils n'en veulent ni à ses croyances, ni à ses coutumes, la pacification du pays s'opérerait en bien peu de temps.

La propagande protestante dans les villages, et en général en dehors des grands centres, serait excessivement dangereuse et impolitique, car les Philippins ne connaissent que le catholicisme et ne sont pas en mesure de distinguer entre les diverses sectes protestantes. Ce serait jeter de l'huile sur le feu et nourrir le foyer de l'insurrection. Ce sont les catholiques en vue qui ont accepté de meilleure grâce le nouvel ordre de choses, et il n'en tiendra qu'aux Américains de gagner de nouvelles adhésions en ne créant pas de difficultés religieuses.

En ce qui concerne les difficultés entre catholiques, le Père Algue se montre quelque peu réservé et dit simplement que c'est au délégué apostolique, Mgr Chapelle, à voir à cela, et qu'il a toute confiance dans la sagesse et le tact de ce prélat. Mgr Chapelle est

armé de pleins pouvoirs pour cette mission. Il se peut qu'il y ait des torts des deux côtés. Il n'est pas facile de se prononcer à ce sujet.

Le Père Algue évalue à \$10,000,000, en chiffres ronds, les biens possédés par les ordres religieux, qui y ont des titres authentiques et indiscutables. Les ordres religieux sont, là comme ailleurs, victimes de préjugés à cet égard. Les représentants des ordres religieux administrent les paroisses, parce que le clergé indigène n'est pas assez nombreux pour suffire à la tâche.

Le Père Algue parle ensuite plus spécialement des missions des jésuites et dit que la population leur est très sympathique et reconnaissante pour leurs travaux, leur esprit de sacrifice, leur zèle apostolique. Il cite sur ce point des témoignages non équivoques, même de protestants. Les Philippins demandent des Jésuites, de préférence même au clergé indigène, parce que les Jésuites savent les prendre et, sans les heurter de front, les amener à une stricte observance des préceptes et leur communiquer un profond esprit religieux.

Ces renseignements sont, certes, de nature à intéresser tous les observateurs que préoccupe le problème de la solution religieuse aux Philippines.

---

NOTE DE LA DIRECTION.—Nous regrettons qu'un malentendu nous ait privé, cette semaine, de notre courrier des "autres pays."

2 avril 1900.